

La Nuit des Rois

William Shakespeare

Arrangement pour l'option théâtre du collège Hector Berlioz

Christian Pratoussy

d'après les traductions de

Jean Anouilh, Denis Guénoun,
François-Victor Hugo, Pierre Leyris,
et André Markowicz



Théâtre du Lyon

Avertissement

« En musique, le mot « arrangement » est employé pour désigner toutes les adaptations possibles d'une œuvre. Cette adaptation est destinée à en faciliter l'exécution, en transcrivant l'œuvre soit pour un nombre d'instruments plus restreint, soit pour des instruments usuels. Il existe donc de multiples formes d'arrangement, chacune pouvant être désignée par un terme plus explicite mais plus restreint : réduction, orchestration, transcription, paraphrase, etc.

Il est techniquement difficile de faire un arrangement sans quelques modifications, fussent-elles mineures, du texte original. Mais il en existe toutefois une grande quantité pour lesquelles on peut remarquer, de la part de l'arrangeur, une intention évidente de respecter l'essentiel du texte tout en le rendant accessible à l'exécution par des instruments autres que ceux pour lesquels il avait été primitivement écrit.

Il existe aussi des arrangements dont le but essentiel est de rendre différente (plus accessible, ou plus complexe) la manière dont l'œuvre se présente à l'auditeur. Il s'agira, soit d'une simplification (suppression de certains passages difficiles, schématisation des enchaînements harmoniques), soit d'un enrichissement (introduction de variations diverses, d'harmonies plus subtiles, de motifs mélodiques nouveaux).

On peut donc envisager les arrangements comme appartenant à deux familles distinctes, selon qu'ils sont destinés à simplifier l'œuvre originale ou, au contraire, à la rendre plus complexe. Mais on peut aussi les classer en deux autres catégories, suivant qu'ils sont le résultat d'une volonté de respecter l'œuvre, arrangée généralement pour la rendre plus accessible, ou celui d'une intention d'en faire une œuvre nouvelle. C'est ce second procédé qui est surtout susceptible de soulever des problèmes d'ordre esthétique.

(Source : Universalis.fr, article « Arrangement »)

En 2023-2024, le Théâtre d'Hector a présenté *Le ravissement de Scapin*, « arrangement » par Paul Claudel des *Fourberies de Scapin*, de Molière. Mon propre arrangement de *La nuit des rois* s'est ainsi inspiré en grandes parties de sa « méthode » :

« *Le Ravissement de Scapin* est unique dans l'œuvre de Claudel, parce qu'il a retravaillé une pièce du répertoire français plutôt qu'une des siennes, et parce qu'il l'a recopiée – du moins pour ce qu'il a souhaité en retenir – en s'interdisant de laisser courir sa plume, en s'abstenant de la « tripatouiller » (...) Claudel parle d'arrangement, parce qu'il entend transformer uniquement le genre de l'œuvre et ne toucher qu'aux enjeux formels (la composition de la pièce et sa mise en scène), qu'il se fait fort de distinguer du discours (la langue de Molière, les répliques des personnages).

En réalité, le travail d'arrangement des *Fourberies* a entraîné une véritable appropriation qui s'est traduite en interventions à la fois négatives et positives. Négatives, elles ont consisté à démembrer le texte de Molière et à le réduire. Des scènes entières sont supprimées, des coupures effectuées dans celles qui ont été conservées. Les interventions positives sont de deux sortes. D'une part, la réalisation théâtrale des scènes sélectionnées devient la matière d'une pièce nouvelle. D'autre part, le poète a truffé le texte classique, copié, d'indications de jeux de scène (il y en avait très peu), qui le tirent vers le burlesque et la bouffonnerie. Imbriqué dans son interprétation, le texte de Molière est donc drastiquement resserré en faveur du processus de sa représentation qui, lui, subit une forte dilatation. Il s'ensuit une véritable mue. » (Antoinette Weber-Cafilisch, in *Le bulletin de la société Paul Claudel*, 2011)

Christian Pratooussy, 16 juillet 2024

Les personnages

ORSINO, duc d'Illyrie

CURIO, gentilhomme de la suite du duc

OFFICIER, au service du duc

VIOLA, travestie par la suite sous le nom de Césario

SÉBASTIAN, son frère jumeau

LE CAPITAINE du vaisseau naufragé, ami de Viola

ANTONIO, un autre capitaine du vaisseau, ami de Sébastian

OLIVIA, comtesse

MARIA, suivante d'Olivia

Messire TOBIE Quirote, oncle d'Olivia

Messire ANDRÉ Facedecrème, compagnon de Messire Tobie

MALVOLIO, intendant d'Olivia

FABIAN, gentilhomme de la maison d'Olivia

PITRE, bouffon d'Olivia

UN PRÊTRE

NB. C'est la division du texte en scènes, et non en actes et en scènes, ou encore en tableaux, de François-Victor Hugo qui a été retenue.

PROLOGUE DES RÉGISSEURS

REGISSEUR 1 : « Bon. Alors, il faut que je vous... les téléphones. Voilà, bon, hein. Donc, c'est bon ça, vous avez eu le temps de... ? Vous y avez pensé ? Oui, bien, ça va aller ? Vous allez pouvoir les laisser jusqu'à la fin ? Vous pouvez y arriver ? C'est bien, c'est bien. Je sens que vous êtes motivés. Mais bon, je sais que... chaque fois, il y a toujours quelqu'un qui craque, hein. Y'en a toujours un, ou une, ou même beaucoup... Si vous sentez que ça vous vient à un moment donné, hein, que ça vous manque trop, vous avez envie de, hein, vous pouvez plus... Il faut vraiment que vous, voilà, parce que là, la vidéo, la photo, le truc, le truc, le machin, bon. Si vous sentez que ça vous vient comme ça, ça veut dire que vous avez..., ben voilà, vous voyez, il y en a un, il y en un qui peut pas le lâcher, déjà, voilà. Voilà, hein, respirez, respirez. Voilà.

Donc, quand vous sentez comme ça, que ça vous vient, ça veut dire que... vous essayez... je vous propose, hein ? Vous essayez, de... vous voyez ? Faites comme ça, vous voyez ? Et là, quand vous faites comme ça, vous allez vous apercevoir, hein, qu'il y a... les autres, hein, et ça, ça devrait vous aider, voyez, à pas craquer. N'en faites pas trop, juste, faites-le, voilà. Bon. En fait, vous faites une connexion, mais... de base. Voilà hein. Allez, ça va aller, bon ! » (© Baro d'èvel)

REGISSEUR 2 : « Puisqu'enfin nous pouvons nous présenter ce soir devant vous, autant commencer par le rappel de quelques directions scéniques. Il est essentiel que les tableaux se suivent sans la moindre interruption. Les acteurs feront les quelques aménagements nécessaires sous les yeux mêmes du public pendant que l'action suit son cours. Les indications de scène, quand on y pensera et que cela ne gênera pas le mouvement, seront ou bien affichées ou lues par le régisseur ou les acteurs eux-mêmes qui tireront de leur poche ou se passeront de l'un à l'autre les papiers nécessaires. S'ils se trompent, ça ne fait rien. Il faut que tout ait l'air provisoire, en marche, incohérent, improvisé dans l'enthousiasme ! Avec des réussites, si possible, de temps en temps, car même dans le désordre il faut éviter la monotonie.

L'ordre est le plaisir de la raison : mais le désordre est le délice de l'imagination. » (Paul Claudel)

Apparaît L'annoncier sur le proscenium.

L'ANNONCIER, *un papier à la main, tapant fortement le sol avec le brigadier, annonce :*

La nuit des rois

Comédie de William Shakespeare en cinq actes

Coup de trompette.

La scène de cette comédie est l'Illyrie et sur la côte voisine.

UN COMÉDIEN, *venant des coulisses, tenant éventuellement un smartphone à la main* : « L'Illyrie, située sur les côtes de la rive orientale de l'Adriatique, correspond à peu près à ce qui est actuellement la Slovénie et la Croatie méridionales, la Bosnie-Herzégovine, le Monténégro, le Kosovo et l'Albanie. » Source : Wikipedia.

L'ANNONCIER : Encore un petit coup de trompette.

Coup prolongé de sifflet comme pour la manœuvre d'un bateau.

(Il siffle avec un sifflet de gabier)

Écoutez bien, ne toussiez pas et essayez de comprendre un peu. C'est ce que vous ne comprendrez pas qui est le plus beau, c'est ce qui est le plus long qui est le plus intéressant et c'est ce que vous ne trouverez pas amusant qui est le plus drôle.

Le spectacle commence. The show begins.

L'Annoncier sort.

Entrée des comédiens sur le plateau.

Scène 1

Une salle dans le palais du Duc

LE DUC, CURIO

LE DUC (*il parle sur une musique*) : Si la musique est la nourriture de l'amour, qu'elle continue jusqu'à ce que je n'aie plus faim. Elle vient à mon oreille comme la douce sonorité soufflant sur un banc de violettes ! (*Un temps*) Assez, arrêtez, elle est moins douce maintenant.

(La musique s'arrête immédiatement.)

CURIO : Voulez-vous venir chasser, Monseigneur ?

LE DUC : Chasser, Curio ?

CURIO : Chasser à courre.

LE DUC : Moi, je chasse à cœur. Quand mes yeux se sont posés sur Olivia pour la première fois, je fus changé en cerf et mes désirs me poursuivent sans cesse depuis. Quelles nouvelles d'elle ?

CURIO : Je n'ai pas pu être reçu, mais de sa servante revient cette réponse : pendant sept années encore, elle veut se retirer du monde pour faire le deuil d'un frère mort.

LE DUC : Pour payer une telle dette d'amour à un frère, comme elle m'aimera, quand la flèche de Cupidon aura tué les autres affections qui vivent en elle.

Les acteurs de la scène suivante s'installent à la face.

Scène 2

Au bord de la mer

VIOLA, LE CAPITAINE

VIOLA : Quel est ce pays, mon ami ?

LE CAPITAINE : C'est l'Illyrie, Madame.

VIOLA : Et qu'ai-je à faire en Illyrie quand mon frère est dans l'autre monde ? Croyez-vous qu'il ne soit pas noyé : qu'en pensez-vous ?

LE CAPITAINE : C'est une chance que l'on vous ait sauvée vous-même.

VIOLA : Mon pauvre frère ! Et s'il avait eu la même chance ?

LE CAPITAINE : Pour vous reconforter, soyez assurée que lorsque notre bateau se brisa, j'ai vu votre frère s'accrocher à un mât qui flottait sur la mer, et maîtriser les vagues aussi longtemps que j'ai pu voir.

VIOLA : Il aurait donc connu le même sort que moi. Connais-tu ce pays ?

LE CAPITAINE : Oui, très bien, car j'y suis né et j'y ai été élevé.

VIOLA : Qui gouverne ici ?

LE CAPITAINE : Un Duc, aussi noble de cœur que de naissance.

VIOLA : Quel est son nom ?

LE CAPITAINE : Orsino.

VIOLA : Orsino !! J'ai entendu mon père en parler. Il était célibataire, je crois.

LE CAPITAINE : Et il l'est encore, ou il l'était récemment, et la rumeur disait qu'il courtisait la belle Olivia.

VIOLA : Qui est-elle ?

LE CAPITAINE : Une demoiselle vertueuse, la fille d'un comte mort il y a un an, la laissant sous la protection de son fils, son frère, qui vient de mourir lui aussi, et pour l'amour duquel elle a renoncé à la compagnie des hommes.

VIOLA : Oh, comme je voudrais être au service de cette dame, et cacher ce que je suis jusqu'à une occasion favorable.

LE CAPITAINE : Ce ne sera pas facile. Elle ne veut voir personne.

VIOLA : Je t'en prie, ne révèle pas ce que je suis et aide-moi à me déguiser en homme. Tu me présenteras au Duc de telle sorte qu'il me pense digne de le servir. Pour ce qui peut se passer ensuite, on verra avec le temps, je te demande seulement de ne rien dire de ma ruse.

LE CAPITAINE : Je vous promets de garder le silence.

VIOLA : Merci : conduis-moi.

Ils sortent en croisant les acteurs de la scène suivante.

Scène 3

Une salle chez Olivia

TOBIE, MARIA, ANDRÉ

Maria, d'abord seule, s'installe dans un fauteuil, lit un livre.

Tobie entre, et s'allonge, fatigué.

TOBIE : Par la peste, pourquoi ma nièce prend-elle ainsi la mort de son frère ? Le chagrin est l'ennemi de la vie.

MARIA : Par ma foi, Messire Tobie, vous devriez rentrer plus tôt la nuit : Madame votre nièce désapprouve vos horaires déraisonnables. Ces débordements vous perdront : j'ai entendu Madame en parler, ainsi que de ce chevalier ridicule que vous lui avez amené pour lui faire la cour.

TOBIE : Qui, Messire André Facedecrème ?

MARIA : Lui-même.

TOBIE : C'est un homme très important.

MARIA : En quoi est-il aussi important ?

TOBIE : Il a tous les talents.

MARIA : Je crois surtout que c'est un idiot et, en plus d'être un idiot, c'est un grand querelleur, et s'il n'avait pas ce don de froussard pour calmer le goût qu'il a des disputes, il serait dans une tombe depuis longtemps.

Entre Messire André.

ANDRÉ : Messire Tobie Quirote ! Alors, comment allez-vous ?

TOBIE : Ce cher Messire André !

ANDRÉ : Soyez bénie, belle jeune fille !

MARIA : Et vous aussi, Monsieur.

TOBIE : Accoste, Messire André, accoste, accoste !

ANDRÉ : Pourquoi ? Qui est-ce ?

TOBIE : La chambrière de ma nièce.

ANDRÉ : Ah ! Fort bien ! Chère Madame Accoste, j'aimerais faire plus ample connaissance.

MARIA : Mon nom est Maria, Monsieur.

ANDRÉ : Oh ! pardon. Chère Madame Maria Accoste...

TOBIE : Mais non, Chevalier ! Tu dérailles ! « Accoste » veut dire : aborde ! courtoise ! attaque !

ANDRÉ : C'est cela, le sens de « accoste » ?!

MARIA, *avec une révérence moqueuse* : Adieu messieurs. (*Elle sort.*)

TOBIE : Oh, chevalier, je ne t'ai jamais vu aussi mollasson ?

ANDRÉ, *après un temps* : Je rentre chez moi demain, Messire Tobie.

TOBIE : Et pourquoi, mon cher chevalier ?

ANDRÉ : Messire Tobie : votre nièce ne veut pas être vue, et de toute façon, je parierai qu'elle ne voudrait pas de moi. Le Duc lui-même lui fait la cour.

TOBIE : Elle ne veut pas du Duc ; elle n'épousera personne au-dessus de son rang, ni de son âge, ni de son esprit, je l'ai entendu le jurer. Eh bien, bonhomme, il y a de l'espoir.

ANDRÉ : Je resterai donc un mois de plus.

Ils sortent en croisant les acteurs de la scène suivante.

Scène 4

Une salle dans le palais du duc

CURIO, LE DUC, VIOLA

Entrent Curio et Viola en habits d'homme.

CURIO : Césario, si le Duc continue à vous témoigner ses faveurs, je vous promets un bel avenir : il ne vous connaît que depuis trois jours, et déjà vous n'êtes plus un étranger pour lui.

VIOLA : Est-il constant dans ses sentiments ?

CURIO : Oui, vous pouvez me croire.

VIOLA : Je vous remercie. Voici le Duc qui vient.

Entre le Duc.

LE DUC : Holà ! Qui a vu Césario ?

VIOLA : Me voici, Monseigneur, pour vous servir.

LE DUC : Ecartez-vous quelques instants. (*Il va vers Viola.*) Césario, tu sais tout de mon cœur. Ainsi, va vers elle ; ne sois pas arrêté à l'entrée, tiens-toi devant sa porte, jusqu'à ce qu'elle te reçoive.

VIOLA : Mais, mon noble maître, si elle est submergée par le chagrin, elle ne me recevra jamais.

LE DUC : Force sa porte, mais ne reviens pas bredouille.

VIOLA : Admettons que je parle avec elle. Que lui dirai-je ?

LE DUC : Révèle-lui ma passion. Par ta jeunesse, tu sauras mieux exprimer mes souffrances qu'un messager plus âgé qui risquerait de l'ennuyer.

VIOLA : J'en doute, Monseigneur.

LE DUC : Crois-le, mon cher enfant. Je sais que les astres me sont favorables.

VIOLA : Je ferai de mon mieux pour séduire votre dame. (*A part*) C'est un peu fort tout de même ! Faire la cour pour lui, quand je hurle d'envie que ce soit à moi qu'il la fasse !

Ils sortent en croisant les acteurs de la scène suivante.

Scène 5

Une salle chez Olivia

MARIA, PITRE, MALVOLIO, OLIVIA, VIOLA, TOBIE

Entrent Maria et Pitre.

MARIA : Eh, bien dis-moi où tu es allé, bouffon. Madame te fera pendre pour ton absence. La voilà ! Fais sagement tes excuses, crapule !

Elle sort. Entre Olivia.

PITRE : Dieu te bénisse, maîtresse.

OLIVIA : Ah ! non, pas de fou ici.

PITRE : Sortez alors, Madame !

OLIVIA : Allez, je ne veux plus de vous. De plus, vous devenez un bouffon malhonnête.

PITRE : Vous avez demandé que sorte le fou. Donc je le dis encore, sortez !

OLIVIA : C'est à vous, Monsieur, que j'ai demandé de sortir.

PITRE : Erreur complète sur la personne ! Bonne *Madonna*, permettez-moi de vous prouver que, le fou, c'est vous.

OLIVIA : Le peux-tu ?

PITRE : Très facilement, *Madonna*.

OLIVIA : Donnez votre preuve.

PITRE : Tout de suite. Ma bonne petite demoiselle en sucre, répondez-moi.

OLIVIA : Bien, Monsieur. A défaut d'autres divertissements, j'écouterai votre preuve.

PITRE : Bonne *Madonna*, pourquoi êtes-vous en deuil ?

OLIVIA : Bon fou, pour la mort de mon frère.

PITRE : Je pense que son âme est en enfer, *Madonna*.

OLIVIA : Je sais que son âme est au Ciel, pauvre fou !

PITRE : *Madonna*, peut-on être plus fou que de se désoler parce qu'une âme est au Ciel. C'est bien vous la folle.

Rentrent Maria et Malvolio.

MARIA : Madame, il y a à la porte un jeune gentilhomme qui désirerait beaucoup vous parler.

OLIVIA : De la part du Duc Orsino, n'est-ce pas ?

MARIA : Je ne sais pas, Madame. C'est un beau jeune homme.

OLIVIA : Qui le fait attendre ?

MARIA : Messire Tobie, Madame, votre oncle.

OLIVIA : Éloignez-le, je vous prie. Il ne fait que des sottises. (*Sort Maria*) Allez-y, Malvolio. Si c'est une requête du Duc, je suis malade, ou sortie. Tout ce que vous voulez, pourvu qu'il reparte.

Sort Malvolio. Entre Tobie.

OLIVIA : Qui est à la porte, mon oncle ?

TOBIE : Un gentilhomme.

OLIVIA : Un gentilhomme ! Quel gentilhomme ?

TOBIE : Un gentilhomme ! Je n'en sais pas plus. Qu'il soit même le Diable, je ne m'en soucie point.

Pitre sort, suivant Tobie. Rentre Malvolio.

MALVOLIO : Madame, le jeune homme jure qu'il vous parlera. Je lui ai dit que vous étiez malade ; il affirme qu'il le sait fort bien et que c'est pour cela qu'il est ici. Je lui ai dit que vous dormiez ; il l'avait deviné. Que lui dire, Madame ? Il a réponse à tout.

OLIVIA : Dites-lui que je ne le recevrai pas.

MALVOLIO : On le lui a dit, et il répond qu'il ne partira pas jusqu'à ce qu'il vous parle.

OLIVIA : Quelle espèce d'homme est-il ?

MALVOLIO : De l'espèce humaine, Madame.

OLIVIA : Je veux dire : quel genre d'homme ?

MALVOLIO : Bien mauvais genre, Madame.

OLIVIA : Quel style d'homme ?

MALVOLIO : Un homme aux très mauvaises manières. Il entend vous parler, que vous le vouliez ou non.

OLIVIA : Quelle apparence a-t-il ? Quel âge est-il ?

MALVOLIO : Pas assez vieux pour un homme, pas assez jeune pour un enfant.

OLIVIA : Laissez-le approcher. Appelez ma dame de compagnie.

MALVOLIO, à la porte : Dame de compagnie ! Madame vous appelle.

Il sort. Rentre Maria, puis Viola-Césario.

VIOLA : Quelle est de vous deux l'honorable dame de la maison ?

OLIVIA : Parlez-moi. Je répondrai pour elle. Que voulez-vous ?

VIOLA : Très exquise et incomparable beauté, dites-moi si vous êtes bien la dame de la maison, car je ne voudrais pas gaspiller mon discours. Outre qu'il est très bien écrit, j'ai eu beaucoup de mal à l'apprendre par cœur.

OLIVIA : D'où venez-vous, Monsieur ?

VIOLA : Je ne peux pas en dire plus que ce que j'ai appris. Cette question n'est pas dans mon rôle. Assurez-moi que vous êtes la dame de la maison afin que je poursuive mon discours.

OLIVIA : Etes-vous comédien ?

VIOLA : Non. Et pourtant, je puis vous jurer que le personnage que je joue n'est pas le mien. Êtes-vous la maîtresse de la maison ?

OLIVIA : Je le suis.

VIOLA : Je vais donc vous faire mon petit discours pour vous dévoiler le cœur de mon message.

OLIVIA : Si j'ai autorisé votre approche, c'est plutôt pour vous observer que pour vous entendre. Allons, que voulez-vous ?

VIOLA : Je suis un messager.

OLIVIA : Qui êtes-vous à la fin ?

VIOLA : Ce que je suis, et ce que je voudrais, sont choses secrètes. Pour vos oreilles, elles seront des paroles divines, pour celles de tout autre, un sacrilège.

OLIVIA : Laissez-nous seuls : nous allons entendre cette chose divine. Maintenant Monsieur, dites votre texte ?

Maria sort.

VIOLA : Très charmante dame...

OLIVIA : Cela commence bien. Où avez-vous pris votre texte ?

VIOLA : Dans le cœur d'Orsino.

OLIVIA : Dans son cœur ? Dans quel chapitre de son cœur ?

VIOLA : Dans le premier.

OLIVIA : Votre seigneur connaît mon humeur. Je ne peux pas l'aimer, même s'il est noble, cultivé, gracieux. Il devrait avoir retenu cette réponse depuis longtemps.

VIOLA : Si je vous aimais avec la flamme de mon maître, je me moquerais de vos refus, et les rejetterai.

OLIVIA : Et que feriez-vous ?

VIOLA : Construire une cabane à votre porte, chanter en pleine nuit les chants de l'amour méprisé, et crier votre nom jusqu'à ce que l'écho vous revienne : « Olivia ! »

OLIVIA : Vous pourriez beaucoup... Quel est votre lignée ?

VIOLA : Plus élevée que ma fortune, qui pourtant est bonne : je suis gentilhomme, Madame.

OLIVIA : Retournez chez votre seigneur. Je ne peux pas l'aimer : qu'il ne m'envoie plus rien. A moins que vous ne me reveniez pour me dire comment il réagit.

Viola sort.

OLIVIA : « Quel est votre lignée ? Plus élevée que ma fortune, qui pourtant est bonne : je suis gentilhomme, Madame » Tu dois certainement l'être car ta conduite est noble. Oh ! mon cœur..., pas si vite ! Ah ! Si le maître était le valet, ce serait si simple... Eh ! quoi, les choses se précipitent. Il me semble être très sensible aux perfections de ce jeune homme. Eh bien, laissons faire... Holà, Malvolio !

Entre Malvolio.

MALVOLIO : Madame ?

OLIVIA : Rattrape-moi cet effronté de messenger : il m'a laissé cette bague contre mon gré. Dis-lui que je n'en veux pas et que son maître ne doit rien espérer. Dépêche-toi, Malvolio.

MALVOLIO : Vous serez obéie, Madame.

OLIVIA : Je ne sais plus ce que je fais. Je crains que mes yeux ne m'aient abusée. Destinée, montre ton pouvoir, puisque je ne m'appartiens plus. Ma foi, advienne que pourra.

Elle sort en croisant les acteurs de la scène suivante.

Scène 6

Dans la maison d'Antonio.

ANTONIO, SÉBASTIAN

Entrent Antonio et Sébastian.

ANTONIO : Vous voulez vraiment partir ? Vous ne voulez pas que je vous accompagne ?

SÉBASTIAN : Non, mon infortune pourrait provoquer la vôtre. Je vous en prie, laissez-moi souffrir seul.

ANTONIO : Dites-moi au moins où vous allez.

SÉBASTIAN : Non, Monsieur. Je veux seulement partir à l'aventure. Mais, par loyauté, je me dois de me présenter : mon vrai nom est Sébastian, fils de Sébastian de Messaline. Il est mort en laissant derrière lui moi et ma sœur jumelle. Une même heure nous a vu naître, une même heure aurait pu nous voir mourir ! Mais vous l'avez empêché car pendant que vous m'arrachiez à la mer, ma sœur se noyait.

ANTONIO : Hélas !

SÉBASTIAN : Une belle jeune fille qui me ressemblait beaucoup.

ANTONIO : Si vous ne voulez pas accabler mon amitié, permettez-moi de continuer à vous servir.

SÉBASTIAN ; Non, renoncez-y. Prenez-soin de vous d'abord. Ma destination, c'est la cour du Duc Orsino. Adieu.

Il sort.

ANTONIO : Que tous les dieux t'escortent ! Si je n'avais pas autant d'ennemis à la cour d'Orsino, je t'y rejoindrai bientôt... Mais, qu'importe, par amitié, j'y vais aussi.

Il sort en croisant les acteurs de la scène suivante.

Scène 7

Une rue près de la maison d'Olivia

MALVOLIO, VIOLA

Entre Viola, suivie de Malvolio.

MALVOLIO : N'étiez-vous pas à l'instant même avec la comtesse Olivia ?

VIOLA : A l'instant, Monsieur.

MALVOLIO : Elle vous rend cet anneau. Elle ajoute que vous devez faire comprendre une bonne fois pour toutes à votre maître qu'elle ne veut pas de lui et que vous ne reveniez plus la voir (*Tendant l'anneau*). Reprenez-le.

VIOLA, à part : Je ne lui ai pas laissé d'anneau. Où veut-elle en venir ? Pourvu que je n'aie pas eu le malheur de lui plaire ! Refuser la bague de mon seigneur qu'il ne lui a pas envoyée ?! Mon maître l'aime avec ardeur, moi je suis tout autant éprise de lui. Qu'advient-il de tout cela ? Ce nœud est trop difficile à dénouer pour moi

Elle sort.

Scène 8

Une salle chez Olivia

ANDRÉ, TOBIE, PITRE, MARIA, MALVOLIO

Tobie, André, Pitre, très agités, faisant le chahut

TOBIE : Approche, Messire André, ne pas être au lit après minuit, c'est être debout de bonne heure.

ANDRÉ, parlant fort : Oui, mais être debout tard c'est être debout tard.

TOBIE : Fausse conclusion. Être debout après minuit, c'est aller au lit de bonne heure.

ANDRÉ : Voici venir le fou, sur ma foi.

PITRE : Et alors, mes jolis cœurs, comment va ?

Entre Maria.

MARIA : Quel charivari vous faites ! Madame va sûrement appeler son intendant Malvolio pour vous mettre à la porte.

TOBIE : Malvolio n'est qu'un épouvantail et nous, nous sommes trois joyeux lurons qui voulons nous amuser.

MARIA : La paix, pour l'amour de Dieu !

Entre Malvolio.

MALVOLIO : Êtes-vous fous, Messieurs ? N'avez-vous pas de savoir-vivre pour brailler à cette heure de la nuit ? N'avez-vous aucun respect ?

TOBIE : Allez-vous faire pendre !

MALVOLIO : Messire Tobie, je dois être franc avec vous. Madame m'a chargé de vous dire que, même si vous êtes parents, elle désapprouve votre inconduite. Si vous pouviez vous corriger, vous seriez le bienvenu à la maison ; sinon, prenez congé d'elle, et elle sera ravie de vous faire ses adieux.

TOBIE : Qu'es-tu de plus qu'un intendant ? Qu'aurais-tu à gagner à notre départ ?

MALVOLIO : Madame Maria, si vous ne repoussez pas ces polissons, vous vous feriez complice de leur grossièreté. Je vais tout dire à Madame.

Il sort.

MARIA : Va secouer tes puces ailleurs, roquet !

ANDRÉ : Ce qui serait drôle serait de le provoquer en duel, et puis de lui faire faux bon pour le ridiculiser.

TOBIE : A toi l'honneur, chevalier. Je t'écrirai le défi.

MARIA : Messire Tobie, attendez un peu. Laissez-moi faire : c'est moi qui vais ridiculiser Malvolio de manière exemplaire.

TOBIE : Raconte, raconte !

MARIA : Diantre, Monsieur, c'est un âne prétentieux, convaincu qu'on ne peut le voir sans l'aimer ; c'est en me servant de cette illusion que je vais échafauder mon stratagème.

PITRE : Que vas-tu faire ?

MARIA : Je vais laisser tomber sur son chemin une mystérieuse lettre d'amour où, d'après le portrait flatteur qu'elle contiendra, il ne pourra pas ne pas s'y reconnaître. Je peux facilement imiter l'écriture de Madame. Il sera très difficile de distinguer la sienne de la mienne.

TOBIE : Excellent ! Il pensera que cette lettre vient de ma nièce, et qu'elle est amoureuse de lui.

MARIA : Mon projet est, en effet, un cheval de cette écurie-là.

ANDRÉ : Et votre cheval fera alors de lui un âne.

MARIA : Un âne, je n'en doute pas.

ANDRÉ : Oh, ce sera admirable.

MARIA : Un divertissement royal, je vous le garantis. Vous vous cacherez tous les trois là où il trouvera la lettre. Observez bien comment il l'interprète. Pour cette nuit, au lit, et rêvons à cette perspective. Bonsoir. *(Elle sort.)*

TOBIE : Bonne nuit, ma bonne fille.

Ils sortent en croisant les acteurs de la scène suivante.

Scène 9

*Au palais du duc
Entrent le Duc et Viola*

LE DUC, VIOLA

LE DUC : Viens par ici, mon garçon. Si un jour tu dois aimer, souviens-toi que les vrais amants comme moi se reconnaissent aux douces souffrances qu'ils supportent. Mais toi, ton œil se serait-il déjà posé sur quelque grâce qu'il aime ?

VIOLA : Peut-être...

LE DUC : Quel sorte de femme ?

VIOLA : Elle a votre physique.

LE DUC : Elle ne te mérite pas, alors. Quel âge a-t-elle ?

VIOLA : À peu près votre âge, Monseigneur.

LE DUC : Mais c'est trop. Une femme doit prendre un mari plus âgé. Elle aura ainsi plus de chances de garder son cœur car les passions des hommes sont plus changeantes que celles des femmes.

VIOLA : Je le pense aussi, Monseigneur.

LE DUC : Alors prends un amour plus jeune que toi, ou ton affection se relâcherait. Les femmes sont des roses, à peine en fleurs, elles s'effeuillent.

VIOLA : Oui, c'est là leur destin, hélas : mourir en atteignant la perfection.

LE DUC : Une fois de plus, Césario, rends-toi chez cette cruauté souveraine, dis-lui qu'elle est une pierre précieuse qui attire mon âme.

VIOLA : Mais si elle ne peut pas vous aimer, Monsieur ?

LE DUC : Je ne peux pas entendre une telle réponse.

VIOLA : C'est vrai, mais vous le devez. Supposons qu'une femme ait, par amour pour vous, une souffrance de cœur aussi grande que celle que vous avez pour Olivia. Vous ne pouvez pas l'aimer ; vous le lui dites. Ne doit-elle pas s'en contenter ?

LE DUC : Il n'y a pas de cœur de femme assez grand pour en contenir l'amour qu'il y a dans le mien. Ne compare pas l'amour que je puis inspirer à une femme et celui que je dois à Olivia.

VIOLA : Oui, mais je sais...

LE DUC : Que sais-tu donc ?

VIOLA : Trop bien comment les femmes sont capables d'aimer les hommes. Leur cœur est aussi fidèle que le nôtre. Monsieur, irai-je vers cette dame ?

LE DUC : Va vite vers elle. Donne-lui ce bijou. Dis que mon amour ne peut endurer aucun refus.

Ils sortent en croisant les acteurs de la scène suivante.

Scène 10

Le jardin d'Olivia

TOBIE, FABIAN, ANDRÉ, MARIA, MALVOLIO

Entrent Tobie, André, puis Fabian. Arrive ensuite Maria.

TOBIE : Voici venir la petite coquine. Alors, mon petit oiseau des îles ?

MARIA : Cachez-vous ! Malvolio arrive. Observez-le bien car je sais que cette lettre va le plonger dans un ravissement idiot. *(Elle dépose la lettre par terre).*

Ils se cachent derrière un claustra. Entre Malvolio. Il parle seul.

MALVOLIO : C'est là un signe de la fortune : Maria m'a dit que ma maîtresse avait une certaine affection pour moi. Et, moi-même, je crois l'avoir entendue dire que si elle venait à éprouver de l'amour, ce serait pour quelqu'un dans mon genre.

TOBIE, bas : Il ne doute de rien, cet imbécile !

FABIAN, même jeu : L'extase fait de lui un gros dindon qui fait la roue !

ANDRÉ, même jeu : Morbleu ! Mon pied me démange !

TOBIE : Chut !

MALVOLIO, rêvant tout haut : Être le comte Malvolio !

TOBIE : Ah, crapule !

MALVOLIO, continue : Ayant été marié avec elle, trônant dans ma majesté, ...

TOBIE : Oh, un pistolet, pour qu'il se taise !

MALVOLIO : ... appelant mes officiers dans ma robe de velours fleuri, sortant d'un lit où j'ai laissé Olivia endormie...

TOBIE, *s'étrangle* : Feu à volonté !

FABIAN : Doucement ! Doucement !

MALVOLIO : ... je demanderais mon parent Tobie.

TOBIE, *explose* : Tonnerre de foudre !

FABIAN, *le faisant taire* : Taisez-vous à la fin ! Ecoutez donc !

MALVOLIO : Mes gens sortent pour le chercher ; je fronce le sourcil, l'air de rien. Tobie approche, me fait la révérence...

TOBIE, *hors de lui* : Lui laissera-t-on la vie ?

MALVOLIO : Je lui tends la main, effaçant mon sourire familial par un regard sévère et dominateur...

TOBIE : Et c'est alors que Tobie t'envoie son poing sur la trogne ?

MALVOLIO : Je lui dis : « Cousin Tobie, la destinée m'ayant confié votre nièce me donne le privilège de vous dire... »

TOBIE : Quoi ? Quoi ?

MALVOLIO : « Qu'il faut corriger vos débordements. »

TOBIE : Attends un peu, sale petit rien du tout !

FABIAN : Patience, ou vous allez tout faire rater.

MALVOLIO : « En outre, vous perdez votre temps avec un imbécile de chevalier... »

ANDRÉ, *bas* : Ça, je vous parie que c'est moi.

MALVOLIO : « Un certain Messire André... »

ANDRÉ : Je savais bien que c'était moi parce qu'il y en a beaucoup qui me disent que je n'ai rien dans la cervelle.

MALVOLIO, *apercevant la lettre* : Qu'avons-nous là ?

FABIAN : Maintenant, la bécasse est prise au piège.

TOBIE : Chut ! Que l'esprit de l'amour lui conseille de lire à haute voix.

MALVOLIO : Sur ma vie, c'est de la main de Madame ; ce sont exactement ses *r*, ses *u* et ses *o* ; et c'est ainsi qu'elle fait ses *P* majuscules. Sans aucun doute, c'est de sa main. « À l'inconnu bien aimé, ceci, avec mes tendres pensées ». C'est exactement son style ! A qui cela s'adresse-t-il ?

FABIAN : Le voilà pris !

MALVOLIO : « Jupiter sait qui j'aime. Ma bouche ne doit pas le dire et personne ne doit en être averti ». Personne... Si c'était moi ?

TOBIE, *bas* : Va te faire fiche, blaireau !

MALVOLIO : « Il est à mon service, ce bien-aimé clandestin, et le silence est comme une arme qui me frappe : M, O, A, I, c'est toi qui règnes sur mon sort. »

FABIAN : Abracadabrante énigme.

TOBIE : Excellente fille, je te dis.

MALVOLIO : « M, O, A, I, c'est toi qui règnes sur mon sort. ».

FABIAN : Quel plat empoisonné elle lui a servi !

MALVOLIO : « Il m'obéit, ce bien-aimé trop clandestin ». En effet, elle me commande, je la sers, elle est ma maîtresse. Ceci est évident : il n'y a aucun doute. Et la fin : que peut vouloir dire cette séquence alphabétique ?

TOBIE : Allons, débrouille-toi.

MALVOLIO : « M » ... Malvolio... « M », eh bien, c'est le début de mon nom !

FABIAN, *bas* : Est-ce que je n'avais pas dit qu'il trouverait la solution ?

MALVOLIO : « M », mais la suite n'est pas cohérente. « A » devrait suivre, mais c'est un « O » qui vient. Et puis un « I » vient après. M, O, A, I : en forçant un peu, cette énigme pourrait s'appliquer à moi, car ces lettres sont toutes dans mon nom. Voici maintenant le contenu :

« Si cette lettre tombe entre tes mains, médite-la bien. Si je suis au-dessus de toi, ne crains pas la noblesse. Certains sont nés nobles, certains conquièrent la noblesse, et certains se la voient imposer. Ton destin ouvre ses mains : laisse ton sang et ton esprit l'embrasser, elle te conseille ainsi, celle qui soupire pour toi. Va, tu es consacré si tu désires l'être ; sinon, laisse-moi continuer à te voir comme un intendant, compagnon des domestiques, et indigne de toucher aux doigts de la Fortune. Adieu. Celle qui voudrait changer de rôle avec toi,

Signé : La Fortunée Malheureuse. »

Je remercie mes étoiles, je suis heureux. Mais il y a encore un post-scriptum.

« Si tu accueilles mon amour, qu'il apparaisse dans ton sourire ; ton sourire te va si bien ; ainsi, en ma présence, souris toujours, toujours, toujours, mon doux, mon tendre, mon bien aimé, je t'en supplie. »

Jupiter, je te remercie, je sourirai, je sourirai, je sourirai toujours ; je ferai tout ce que tu voudras.

Il sort. Revient Maria.

TOBIE : Eh bien, tu l'as plongé dans un tel rêve que lorsque le mirage le quittera, il va devenir fou, c'est sûr.

MARIA : Non, sérieusement, est-ce que cela agit sur lui ?

TOBIE : À merveille.

MARIA : Si alors vous voulez voir les fruits de notre farce, guettez la première fois qu'il approchera Madame : il lui sourira sans cesse, ce qui ne fera que la choquer, tout adonnée qu'elle est à la mélancolie. Si vous voulez voir ça, suivez-moi.

Ils sortent en croisant les acteurs de la scène suivante.

Scène 11

Dans le jardin d'Olivia

VIOLA, ANDRÉ, TOBIE, MARIA, OLIVIA

Viola est en scène, entrent André et Tobie.

TOBIE : Salut à vous, jeune homme.

VIOLA : Salut à vous, Monsieur.

ANDRÉ : *God bless you, Sir.*

VIOLA : *And you too, your servant.*

ANDRÉ : Je l'espère bien, Monsieur, comme je suis le vôtre.

TOBIE : Voulez-vous vous rendre chez ma nièce ? Elle désire vous voir.

VIOLA : C'est en effet votre nièce que je viens voir. (*Entrent Olivia et Maria.*) Mais justement, la voici. Dame très excellente, que le Ciel verse sur vous une pluie de parfums.

ANDRÉ : Le jeune homme est un courtisan très rare : « Le Ciel verse sur vous une pluie de parfums » ! Voilà qui n'est pas mal du tout !

VIOLA : Mon message n'est destiné qu'à vos seules oreilles, Madame.

OLIVIA : Qu'on ferme la porte du jardin, et qu'on me laisse à mon entretien.

(Sortent Tobie, André et Maria.)

Quel est votre nom ?

VIOLA : Césario est le nom de votre serviteur.

OLIVIA : Mon serviteur, Monsieur ? Mais c'est le Duc Orsino que vous servez.

VIOLA : Et il est le vôtre ; le serviteur de votre serviteur est donc votre serviteur, Madame.

OLIVIA : Je ne pense pas à lui. Et je voudrais qu'il ne pense plus à moi.

VIOLA : Madame, je viens pour stimuler vos nobles pensées en sa faveur.

OLIVIA : Oh, je vous en prie. Je vous ai demandé de ne plus jamais parler de lui. Mais si vous voulez entreprendre une requête pour un autre, je vous écouterai avec beaucoup de plaisir.

VIOLA : Chère dame...

OLIVIA (*Elle l'interrompt*) : Permettez-moi un mot, tout d'abord. Je vous ai fait envoyer une bague après votre visite. Vous devez me juger bien sévèrement pour vous avoir forcé à prendre ce que vous saviez ne pas être à vous. Qu'avez-vous pu penser ? À quelqu'un de votre perspicacité, je pense que j'en ai assez montré. Aussi, je vous écoute.

VIOLA : Je vous plains.

OLIVIA : C'est un pas vers l'amour.

VIOLA : Non, il arrive de plaindre ses ennemis.

Une horloge sonne.

OLIVIA : L'horloge me reproche de perdre mon temps. Va-t'en !

VIOLA : N'avez-vous rien à faire savoir à mon seigneur ?

OLIVIA, *après un temps* : Je t'en prie, que penses-tu de moi ?

VIOLA : Que vous pensez ne pas être ce que vous êtes.

OLIVIA : Si je pense ça, je pense la même chose de toi.

VIOLA : Alors vous pensez juste : je ne suis pas ce que je suis.

OLIVIA : Ah ! Si tu pouvais être tel que je voudrais te voir être ?

VIOLA : Serait-ce mieux, Madame, que ce que je suis ?

OLIVIA : Oh, Césario, par l'honneur et la vérité, je t'aime tant que rien ne peut cacher ma passion. Ne cherche pas mes raisons de te faire la cour : tu n'as donc pas besoin de la faire. L'amour recherché est bon, il est meilleur s'il est offert.

VIOLA : Aucune femme ne sera la maîtresse de mon cœur, sauf moi seul. Ainsi adieu, chère Madame, plus jamais vous ne me verrez venir verser les larmes de mon maître.

OLIVIA, *dans un cri* : Si, reviens ! Et qui sait peut-être, pourras-tu émouvoir ce cœur, maintenant insensible et lui faire aimer ce qu'il n'aime pas ?

Viola sort en croisant les acteurs de la scène suivante.

Scène 12

Une salle chez Olivia

ANDRÉ, TOBIE, FABIAN, MARIA

Entrent Tobie et André.

ANDRÉ : Non, ma foi, je ne resterai pas un moment de plus.

TOBIE : Ta raison, donne ta raison !

FABIAN : Vous devez absolument fournir votre raison, Messire André.

ANDRÉ : J'ai vu votre nièce dans le jardin faire plus de faveurs au serviteur du duc qu'à moi-même.

TOBIE : Une question, chevalier. Est-ce qu'elle voyait que tu la voyais ?

ANDRÉ : Aussi nettement que je vous vois maintenant.

FABIAN : C'est une grande preuve d'amour qu'elle vous a donnée là.

ANDRÉ : Me prenez-vous pour un âne ?

FABIAN : Je vais vous prouver la raison de son attitude. Elle a montré des faveurs au jeune homme sous vos yeux pour provoquer votre jalousie. Vous auriez dû alors aborder ce joveau avec quelques plaisanteries pour lui clouer le bec. Voilà ce qu'elle attendait de vous. Vous avez laissé passer cette occasion et maintenant vous vous rabaissez, à moins que vous vous rachetiez par un mémorable exploit de bravoure.

TOBIE : Provoque donc le jeune du Duc en duel ; sois assuré qu'il n'y pas meilleur moyen en amour de se faire valoir aux yeux d'une femme qu'en lui montrant son courage.

FABIAN : Il n'y a que ce moyen, Messire André.

ANDRÉ : L'un d'entre vous lui apportera-t-il mon défi ?

TOBIE : Va, écris-le d'une main sévère. Va !

Sort Messire André.

FABIAN : Vous le prenez vraiment pour un guignol, Messire Tobie. Nous aurons sûrement de lui un « *chef d'œuvre* », mais vous ne la remettrez pas, n'est-ce pas ?

TOBIE : Mais si, et par tous les moyens, je pousserai le jeune homme à répondre.

FABIAN : Mais si son adversaire ne montre aucun signe d'agressivité ?

Entre Maria, se tenant les côtes.

MARIA : Si vous voulez rire jusqu'à en attraper des points de côté, suivez-moi. Le ridicule Malvolio a obéi aux consignes de la lettre que j'ai laissée tomber pour le berner : il sourit tellement que c'en est une grimace. Je suis sûr que Madame va le claquer. Et si elle le fait, il est capable de sourire de plus belle et de le prendre pour une grande faveur.

TOBIE : Viens, emmène-nous là où il est.

Ils sortent tous trois en courant en croisant les acteurs de la scène suivante.

Scène 13

Une rue

SÉBASTIAN, ANTONIO

Entrent Antonio et Sébastian.

SÉBASTIAN : Je voudrais ne plus vous mêler à mon histoire.

ANTONIO : Quand vous êtes parti, mon envie de vous rejoindre a été la plus forte. Pas seulement par amitié, mais c'est surtout l'inquiétude de ce qui pourrait vous arriver dans ces lieux dangereux pour un étranger. Je me suis alors mis à votre poursuite.

SÉBASTIAN : Grand merci, mon brave Antonio. Mais qu'y a-t-il à faire et à voir ici ? Irons-nous visiter cette ville ?

ANTONIO : Demain, il faut d'abord vous chercher un logement.

SÉBASTIAN : Je ne suis pas fatigué, et la nuit est loin. Je vous en prie, profitons d'abord de la ville.

ANTONIO : Pardonnez-moi, mais je ne peux me risquer dans ces rues. Une fois, dans un combat naval contre les galères du duc, j'ai joué un rôle assez mémorable pour n'espérer aucune pitié si j'étais pris.

SÉBASTIAN : Vous avez certainement dû tuer un grand nombre de ses gens. Ne vous montrez pas, alors.

ANTONIO : Tenez, voici ma bourse. C'est dans les faubourgs de la ville, à l'Éléphant, qu'il vaut mieux loger. Vous me trouverez là-bas.

SÉBASTIAN : Pourquoi dois-je prendre votre bourse ?

ANTONIO : Peut-être auriez-vous envie d'acheter quelques souvenirs, et je crois que vous n'avez pas de quoi.

SÉBASTIAN : Merci, je la veillerai bien (*en montrant la bourse*). Rendez-vous dans une heure !

ANTONIO : À l'Éléphant.

SÉBASTIAN : À l'Éléphant.

Ils sortent séparément en croisant les acteurs de la scène suivante.

Scène 14

Le jardin d'Olivia

OLIVIA, MARIA, VIOLA, MALVOLIO, SERVITEUR, TOBIE, FABIAN, ANDRÉ

Entre Olivia, suivie de Maria.

OLIVIA : Je l'ai envoyé chercher : il dit qu'il viendra. Comment vais-je l'accueillir ? Où est Malvolio ? Il est grave et amer, c'est exactement le serviteur qu'il me faut en ce moment.

MARIA : Il arrive, Madame ; mais d'une manière très étrange. Il est devenu fou, c'est sûr.

OLIVIA : Pourquoi ? Que se passe-t-il ? Est-ce qu'il délire ?

MARIA : Non, Madame, il ne fait que sourire ; votre seigneurie ferait mieux d'avoir quelque protection auprès d'elle, s'il vient ; il a sûrement quelque chose de fêlé dans la tête.

OLIVIA : Qu'on me l'envoie.

(Entre Malvolio marchant très bizarrement et en souriant béatement)

Je suis peut-être aussi folle que lui. Eh bien, Malvolio ?

MALVOLIO : Douce maîtresse, ho, ho !

OLIVIA : Tu souris ?! Et moi qui t'envoyais chercher pour une occasion grave. Eh bien, comment vas-tu, mon ami ? Que t'arrive-t-il ?

MALVOLIO : Il n'y a pas de ténèbres dans mon âme. (*La lettre à la main*) C'est arrivé à la bonne adresse. Les ordres seront exécutés.

OLIVIA : Veux-tu aller au lit, Malvolio ?

MALVOLIO, lui prenant la main : Au lit ! Oh ! oui, ma chérie, avec toi !

OLIVIA : Que Dieu vienne à ton aide ! Pourquoi souris-tu ainsi ?

MARIA : Comment vous sentez-vous, Malvolio ? Pourquoi apparaissez-vous devant Madame avec cette témérité ridicule ?

MALVOLIO : « Ne crains pas la noblesse », c'était bien écrit.

OLIVIA : Que veux-tu dire par là, Malvolio ?

MALVOLIO : « Certains sont nés nobles, » ...

OLIVIA : Hé !

MALVOLIO : « Certains conquièrent la noblesse, » ...

OLIVIA : Que dis-tu ?

MALVOLIO : « Et à certains la noblesse est imposée. » ...

OLIVIA : Que le ciel te guérisse, pauvre homme !

MALVOLIO : « Va, tu es consacré si tu désires l'être. » ...

OLIVIA : Je suis consacrée ?

MALVOLIO : « Sinon, laisse-moi continuer à te voir comme un serviteur. »

OLIVIA : Mais ce doit être une insolation !

Entre un serviteur.

SERVITEUR : Madame, le jeune gentilhomme du duc Orsino est revenu. Il attend le bon plaisir de votre seigneurie.

OLIVIA : Je vais le recevoir. (*Sort le serviteur*). Ma bonne Maria, qu'on s'occupe de notre compagnon. Où est mon cousin Tobie ? Que l'on veille sur lui : je ne voudrais pas qu'il lui arrive malheur.

Elle sort, suivie de Maria.

MALVOLIO : Oh, oh ! Commencerait-on à m'apprécier ? Quand elle est partie, elle a dit : « qu'on s'occupe de ce compagnon » ? « Compagnon ! » Pas Malvolio, ni intendant, mais « compagnon ». Eh bien, tout concorde, il n'y a aucun doute. Tous les espoirs sont permis.

Reignent Maria, Tobie et Fabian.

TOBIE : Où est-il ? Même s'il est possédé, je lui parlerai.

FABIAN : Il est ici, il est ici. Comme allez-vous, Monsieur ?

MALVOLIO : Partez ! Je vous congédie. Laissez-moi savourer en paix ma solitude. Partez !

MARIA : Le démon parle en lui ! Est-ce que je ne vous l'avais pas dit ? Messire Tobie, Madame vous prie de prendre soin de lui.

TOBIE : Comment allez-vous, Malvolio ? Tiens tête au Diable : c'est l'ennemi du genre humain !

MALVOLIO : Savez-vous ce que vous dites ?

MARIA : Voyez-vous, dès qu'on parle du Diable, comme il le prend mal !

TOBIE : Je t'en prie, tiens-toi tranquille. Laissez-moi seul avec lui.

MARIA : Faites-lui dire ses prières, bon Messire Tobie.

MALVOLIO : Mes prières, boudin ? Allez-vous faire pendre ! Vous n'êtes que des canailles, nous ne sommes pas du même monde.

Il sort. Entre Messire André, une lettre à la main.

FABIAN : Voilà de quoi faire un bon premier avril.

ANDRÉ : Voici le défi, lisez-le. Je vous garantis qu'il contient du vinaigre et du poivre.

FABIAN : Il est tellement assaisonné ?

ANDRÉ : Oui, il l'est, je le garantis. Lisez seulement.

TOBIE : Donne. « Jeune homme, si tu te sauves, tu n'es qu'un bon à rien. »

FABIAN : Bien dit, et vaillant.

TOBIE : « Ne t'étonne pas si je t'appelle ainsi, de toutes manières, je ne t'en donnerai aucune raison. »

FABIAN : Très bref. (*À part*) Et en même temps, ça n'a aucun sens.

TOBIE : « Porte-toi bien, et que Dieu prenne en pitié l'un de nous deux ! Il peut me prendre en pitié, mais j'ai un meilleur espoir et, prends donc garde à toi. Ton ami, selon comment tu te comporteras, ou ton ennemi juré,

Signé : André Facedecrème »

Si cette lettre ne le remue pas, c'est que ses jambes en sont incapables. Je m'en vais la lui donner.

MARIA : Vous avez une occasion toute trouvée : il est en train de parler avec Madame, et ne va pas tarder à partir.

TOBIE : Va, Messire André, guette-le au coin du jardin ; aussitôt que tu le verras, dégaine et pousse un juron épouvantable, car il arrive qu'un juron terrible, proféré sur un ton fanfaron, donne une grande preuve de virilité. Va !

ANDRÉ : Pour ce qui est de jurer, vous pouvez me faire confiance.

Il sort.

TOBIE : Je ne peux pas remettre cette lettre. Il verrait vite qu'elle vient d'un crétin. Je le défierai de vive voix et je doterai Messire André d'une grande réputation de bravoure.

Entrent Olivia et Viola.

FABIAN : Le voici qui vient avec votre nièce. Écartons-nous jusqu'à ce qu'il prenne congé, et accostons-le.

TOBIE : Je vais réfléchir pendant ce temps à quelque horrible message pour le provoquer.

Sortent Tobie, Fabian et Maria.

OLIVIA : J'en ai trop dit à un cœur de pierre et j'ai été trop imprudente à exposer mon honneur. Et je me reproche ma faute mais c'est une faute si puissante qu'elle se moque de la condamnation.

VIOLA : Votre comportement est le même que celui de mon maître.

OLIVIA : Tiens, porte ce bijou en souvenir de moi, c'est mon portrait. Ne le refuse pas, il n'a pas de langue pour te déranger. Et je te supplie de revenir demain. Que pourrais-tu me demander que je ne sois prête à t'accorder si l'honneur reste sauf ?

VIOLA : Je ne vous demande qu'une chose : d'aimer mon maître.

OLIVIA : Comment puis-je, avec honneur, lui donner ce que je t'ai déjà donné ?

VIOLA : Je vous pardonnerai.

OLIVIA : Allons, reviens demain. Un démon comme toi pourrait emporter mon âme en enfer.

Elle sort.

Entrent Tobie et Fabian.

TOBIE : Gentilhomme, Dieu te protège.

VIOLA : Et vous aussi, Monsieur.

TOBIE : Si tu as quelque protection, utilise-la. Je ne sais pas de quelle nature sont tes torts, mais ton adversaire t'attend au bout du verger ; prépare-toi vite, car l'assaillant est sanguinaire.

VIOLA : Vous faites erreur, Monsieur : personne n'a de querelle avec moi ; je sais bien que je n'ai offensé qui que ce soit.

TOBIE : Vous constaterez qu'il en est autrement. Donc, si vous tenez à votre vie, tenez-vous sur vos gardes, car votre adversaire possède tout ce que la force peut fournir à un homme.

VIOLA : Je vous en prie, Monsieur, qui est-il ?

TOBIE : C'est un paisible chevalier dans les salons, mais c'est un diable dans un combat privé. « Ta vie ou la mienne », telle est sa devise.

VIOLA : Je vais demander une escorte à la comtesse. Je ne suis pas batailleur. J'ai entendu parler d'une espèce d'hommes qui se querellent sans raison pour tester leur bravoure. Peut-être est-ce là un homme qui a cette habitude.

TOBIE : Monsieur, non, cette indignation vient d'une injure authentique. Donnez-lui satisfaction ; donc, allez, tirez l'épée.

VIOLA : Ceci est étrange. Je vous en supplie, rendez-moi ce service d'apprendre du chevalier ce que je lui ai fait : ce doit être quelque chose que j'aurais fait sans y penser.

TOBIE : Je veux bien le faire. *Signor* Fabian, tenez-vous près de ce gentilhomme jusqu'à mon retour. (*Il sort.*)

VIOLA : Je vous en prie, Monsieur, êtes-vous au courant de ce qui se passe ?

FABIAN : Je sais que le chevalier est furieux contre vous, mais rien de plus.

VIOLA : Je vous en supplie, quelle sorte d'homme est-ce ?

FABIAN : Si vous le jugez par sa mine, vous ne verrez aucune de ces merveilleuses prouesses que vous découvrirez lors du combat. C'est vraiment l'adversaire le plus adroit et le plus sanguinaire de toute l'Illyrie. Voulez-vous que nous allions vers lui ? Je veux faire tout mon possible pour vous réconcilier.

VIOLA : Je vous en serai très obligé ; peu m'importe finalement que l'on sache ce qu'il en est de ma bravoure.

Ils sortent.

Scène 15

Le jardin d'Olivia

TOBIE, FABIAN, OFFICIER, ANDRÉ, VIOLA, ANTONIO

Entrent Tobie et André.

TOBIE : Eh bien, mon cher, c'est le Diable en personne et on dit qu'il a été maître d'armes.

ANDRÉ : La poisse. Je ne veux pas affaire à lui.

TOBIE : Oui, mais maintenant il ne veut plus s'apaiser : Fabian le retient difficilement.

ANDRÉ : La plaie ! Si j'avais pensé qu'il était si habile dans les armes, je l'aurais envoyé au Diable avant d'aller le provoquer. Qu'il laisse tomber l'affaire, et n'en parlons plus.

TOBIE : Reste ici, et fais bonne contenance. Ceci se terminera sans la mort de personne.

Entrent Fabian et Viola. Tobie prend Fabian à part.

Je l'ai persuadé que le jeune homme est un démon.

FABIAN : Lui aussi se fait de l'autre une épouvantable idée.

TOBIE, à Viola : Il n'y a pas moyen, Monsieur : il veut se battre avec vous pour sauver son honneur. Mais il a changé d'avis sur cette dispute, et trouve maintenant qu'elle vaut à peine qu'on en parle. Dégainez donc pour qu'il tienne sa promesse : il jure qu'il ne vous blessera pas.

VIOLA : Dieu me protège : il s'en faut de peu que je leur dise ce qui me manque pour être un homme.

FABIAN : Rompez, si vous le voyez furieux.

TOBIE, à Messire André : Allons, Messire André, il n'y a pas moyen : le gentilhomme veut pour sauver son honneur se battre avec vous ; selon le code du duel, il ne peut l'éviter ; mais il m'a promis, comme il est gentilhomme, qu'il ne vous blessera pas. Allez, on y va.

ANDRÉ : Priez Dieu qu'il tienne parole !

Entre Antonio.

VIOLA : C'est contre ma volonté, je vous assure.

Ils se préparent à combattre, et dégainent.

ANTONIO : Rengainez votre épée. Si ce jeune gentilhomme vous a offensé, je prends la faute sur moi. Si vous l'avez offensé, je relève le défi à sa place.

TOBIE : Non, si vous endossez les querelles d'autrui, je suis votre homme.

Entrent des officiers.

FABIAN : Ô, Messire Tobie, arrêtez, voici les officiers.

TOBIE, à Antonio : Ce n'est que partie remise.

VIOLA, à André : Je vous en prie, Monsieur, rengainez votre épée, s'il vous plaît.

ANDRÉ : Ma foi, Monsieur, bien volontiers.

OFFICIER : Je vous arrête à la demande du Duc Orsino.

ANTONIO : Vous faites erreur, Monsieur.

OFFICIER : Non, Monsieur, pas du tout.

ANTONIO : J'obéirai. (*À Viola*) Voilà ce qu'il en est de vous avoir suivi. Qu'allez-vous faire maintenant que mon infortune me pousse à vous redemander ma bourse ? Je crains désormais plus pour vous que pour moi.

OFFICIER : Allons, venez Monsieur.

ANTONIO : Je dois vous réclamer un peu de cet argent.

VIOLA : Quel argent, Monsieur ? Pour m'avoir prouvé à l'instant votre solidarité, je veux bien vous aider maintenant avec mes faibles moyens. Mes biens sont limités, mais je les partagerai avec vous. Tenez, voici la moitié de ma fortune.

ANTONIO : Allez-vous me renier ? Ne me faites pas regretter les générosités que j'ai eues à votre égard.

VIOLA : Je n'en ai pas connaissance, pas plus que je ne connais pas votre visage.

ANTONIO : Ô, par le Ciel !

OFFICIER : Venez, Monsieur, je vous en prie, allons.

ANTONIO : Laissez-moi dire un mot. Ce jeune homme que vous voyez ici, je l'ai arraché à la mort, et l'ai secouru avec la plus grande affection.

OFFICIER : Qu'est-ce que cela peut nous faire ?

ANTONIO : Sébastian, tu déshonores ton noble visage.

OFFICIER : Cet homme perd la tête. Venez, Monsieur.

ANTONIO : Emmenez-moi.

Il sort avec l'officier de justice.

VIOLA (*à part*) : Il me semble qu'il croit en ce qu'il dit : moi non. Mais, confirme-moi, mon imagination, que l'on m'aurait prise pour mon frère ?!

TOBIE : Viens par ici, chevalier, viens par ici, Fabian : nous allons lancer quelques sentences malicieuses.

VIOLA : Il m'a appelé Sébastian : je vois mon frère dans mon miroir puisqu'il me ressemblait, et il allait toujours habillé comme moi. Ô, si cela se confirme, les tempêtes sont généreuses.

Elle sort.

TOBIE : Voilà un très méprisable et très couard freluquet : laisser ainsi son ami dans la nécessité et le renier.

FABIAN : C'est un couard, c'est un couard.

ANDRÉ : Parbleu, je vais le rattraper et le corriger.

TOBIE : Va, gifle-le avec force, mais ne tire jamais l'épée.

ANDRÉ : Ça, jamais.

FABIAN : Allons voir comment les choses tournent.

TOBIE : Je parierais tout l'argent qu'on veut qu'il ne se passera encore rien.

Ils sortent en croisant les acteurs de la scène suivante.

Scène 16

Devant la maison d'Olivia

PITRE, SÉBASTIAN, ANDRÉ, TOBIE, OLIVIA, FABIAN

Entrent Pitre et Sébastian.

PITRE : Vous voulez me faire croire qu'on ne m'a pas envoyé vous chercher ?

SÉBASTIAN : Va-t'en, tu n'es qu'un sot, laisse-moi tranquille.

PITRE : Vous mentez bien, ma foi. Non, je ne vous connais pas ; non, je ne suis pas envoyé pour vous demander de venir ; non, votre nom n'est pas Césario ; non, ceci n'est pas mon nez non plus. Et ce qui est ça n'est pas ça.

SÉBASTIAN : S'il te plaît, débite tes sornettes ailleurs. Tu ne me connais pas.

PITRE : « Débiter mes sornettes ailleurs ! » Maintenant, cesse ton petit manège et dis-moi ce que je dois « débiter » auprès de ma maîtresse ; dois-je lui « débiter » l'annonce que tu arrives ?

SÉBASTIAN : Stupide bouffon, une dernière fois, laisse-moi.

Entre Messire André, l'épée à la main, suivi de Tobie et de Fabian.

ANDRÉ : Alors, Monsieur, je vous rencontre encore ? Voilà pour vous.

Il essaye maladroitement de le frapper.

SÉBASTIAN, *répondant des poings* : Eh bien voilà pour toi, prends ça !

TOBIE, *lui saisissant le bras par derrière* : Arrêtez, Monsieur !

SÉBASTIAN : Est-ce que tout le monde est fou dans ce pays ?

Il pose la main sur son épée.

PITRE : Je vais tout dire à Madame. Je ne voudrais pas être à votre place.

Il sort.

TOBIE : Allons, Monsieur, restez tranquille !

ANDRÉ : Non, laissons-le faire ; je vais m'y prendre autrement avec lui. Je vais le traîner en justice pour coups et blessures. C'est moi qui ai tapé le premier, c'est un fait, mais cela n'a aucune importance.

SÉBASTIAN : Lâchez-moi !

TOBIE : Non, Monsieur, je ne vous laisserai pas partir. (*À André*) Venez, mon jeune soldat, rengainez votre fer. (*À Sébastien*) Venez !

SÉBASTIAN, *se dégageant, puis dégainant* :

Je me libérerai de toi !... Si tu oses me provoquer encore, tire ton épée !

TOBIE, *dégainant aussi* : Quoi, quoi ? Non, alors il me faut un peu de votre sang.

Ils se battent.

Entre Olivia.

OLIVIA : Arrête, Tobie : sur ma vie, je te l'ordonne, arrête !

TOBIE : Madame !

Les combattants s'arrêtent.

OLIVIA : En sera-t-il toujours ainsi ? Hors de ma vue ! Ne sois pas offensé, cher Césario. Hors de ma vue, malotrus !

Tobie, André et Fabian sortent.

Je t'en prie, mon doux ami, que ta belle sagesse, et non ta colère, te guide en cette attaque faite à ta tranquillité. Viens avec moi dans ma maison. (*Sébastien recule*) Ah ! il te faut venir. Ne refuse pas.

SÉBASTIAN : Qu'est-ce que cela signifie ? Ou je suis fou, ou alors ceci est un rêve. Si c'est un rêve, qu'on me laisse dormir encore !

OLIVIA : Viens, je t'en prie ; quand donc vas-tu d'abandonner ?

SÉBASTIAN : Madame, je le veux bien.

OLIVIA : Oh, dis-le encore... et que ce soit vrai !

Ils sortent croisant les acteurs de la scène suivante.

Scène 17 (supprimée)

Scène 18

Le jardin d'Olivia

SÉBASTIAN, OLIVIA, UN PRÊTRE

Entre Sébastian.

SÉBASTIAN : Bien que je sois en proie à l'émerveillement, ce n'est pourtant pas de la démence. Où est Antonio ? Je ne l'ai pas trouvé à l'Éléphant. Ses conseils me seraient précieux. Mon bon sens me dit que c'est une méprise plus que de la folie : il y a là un mystère. Mais voici la dame qui vient.

Entrent Olivia et un prêtre.

OLIVIA : Ne me reprochez pas ma hâte... Si vos intentions sont bonnes, venez avec moi et avec ce saint homme jusqu'à la chapelle voisine ; devant lui, jurez-moi d'être fidèle afin que mon âme inquiète puisse vivre en paix. Il gardera le secret jusqu'à ce que vous vouliez le faire connaître. Quelle est votre réponse ?

SÉBASTIAN : Je suivrai ce prêtre et je veux vous être toujours fidèle.

OLIVIA : Alors conduisez-nous, mon père ; et que les cieux couronnent notre union d'un éclat resplendissant.

Ils sortent croisant les acteurs de la scène suivante.

Scène 19

Devant la maison d'Olivia

OLIVIA, FABIAN, PITRE, MALVOLIO, LE DUC, SÉBASTIAN, ANTONIO, TOBIE, ANDRÉ, PRÊTRE, VIOLA, OFFICIER

Entrent d'abord Pitre et Fabian, discutant, suivis du Duc.

LE DUC : Vous appartenez à la dame Olivia, mes amis ?

PITRE : Oui, Monsieur, nous sommes de son équipage.

LE DUC : Je te reconnais toi : comment vas-tu, mon brave ?

PITRE : En vérité, Monsieur, au mieux par mes ennemis, et au pire par mes amis.

LE DUC : C'est le contraire : au mieux par tes amis.

PITRE : Non, Monsieur, au pire.

LE DUC : Comment cela ?

PITRE : Pardi, Monsieur, mes amis disent du bien de moi et me font passer pour un âne ; alors que mes adversaires disent tout net que je suis un âne : ainsi grâce à mes adversaires, je progresse dans la connaissance de moi-même, alors que par mes amis je suis trompé.

LE DUC : Eh bien, ceci est excellent. (*Un temps*) S'il te plaît, va faire savoir à ta dame que je suis ici pour lui parler.

PITRE : J'y vais, Monsieur. Avec plaisir.

Il sort. Entre Antonio, encadré par deux officiers.

VIOLA : Voici l'homme, Monsieur, qui m'a porté secours.

LE DUC : Ce visage, je me le rappelle bien. Mais, quand je l'ai vu la dernière fois, il était le capitaine d'un modeste bateau avec lequel il fit un abordage si destructeur à notre flotte que les vaincus eux-mêmes clamaient sa gloire. Que se passe-t-il ?

OFFICIER : Monsieur, voici cet Antonio qui en effet nous humilia sur les mers. C'est ici, dans nos rues, alors qu'il se battait, que nous l'avons appréhendé.

VIOLA : Il m'a rendu service, il a dégainé à mon côté, mais à la fin il m'a tenu un discours d'une étrangeté quasi démente.

LE DUC : Fieffé pirate ! Voleur d'eau salée ! Qu'est-ce qui t'a amené ici ?

ANTONIO : Ce garçon très ingrat qui est à votre côté, je l'ai sauvé de la noyade. J'ai dégainé pour le défendre quand il était attaqué ; mais, lorsque je fus arrêté, il m'a renié. C'est comme si je n'avais jamais existé ; de plus, il m'a refusé de me rendre ma propre bourse que je lui avais confiée.

VIOLA : Comment est-ce possible ?

LE DUC : Quand est-il arrivé dans cette ville ?

ANTONIO : Aujourd'hui, Monseigneur, et pendant les trois mois précédents, sans interruption, le jour et la nuit, nous sommes restés ensemble.

Entre Olivia.

LE DUC : Voici la comtesse qui vient. Mais revenons à toi : tu divagues, camarade. Depuis trois mois ce jeune homme est à mon service. Mais nous en reparlerons plus tard. Emmenez-le.

Sort l'officier, emmenant Antonio.

OLIVIA : Que désire Orsino, sinon ce qu'il ne peut pas avoir ? Césario, tu ne tiens pas ta promesse avec moi.

VIOLA : Madame !...

LE DUC : Gracieuse Olivia...

OLIVIA : Que dis-tu, Césario ? - Mon bon seigneur... (*Olivia fait un geste pour demander à Orsino de laisser parler Césario.*)

VIOLA : Monseigneur voudrait parler ; je dois me taire.

OLIVIA : Si vous allez me chanter toujours la vieille rengaine, Monseigneur, elle sera toujours désagréable à mon oreille.

LE DUC : Toujours aussi cruelle !

OLIVIA : Toujours aussi constante, Monseigneur.

LE DUC : Dans votre cruauté, oui, femme ingrate qui a reçu de mon âme soupirante les prières les plus ardentes qu'un fidèle puisse faire devant son Dieu. Que puis-je faire maintenant ?

OLIVIA : Ce qu'il plaira à votre Altesse et qui soit digne d'elle.

LE DUC : Puisque vous me rejetez et que je connais celui qui me déloge de votre cœur, vivez toujours comme un tyran au cœur de marbre. Mais celui que vous aimez, je vais l'arracher à ce regard où il siège en roi. Viens avec moi, mon garçon.

OLIVIA : Où vas-tu Césario ?

VIOLA : Suivre celui que j'aime plus que j'aime ma vie, bien plus que jamais je n'aimerai une femme.

OLIVIA : Malheur à moi ! Comme je suis trahie !

VIOLA : Qui vous trahit ? Qui vous fait du tort ?

OLIVIA : As-tu oublié ? Y a-t-il si longtemps ? Appelez le prêtre !

LE DUC : Allons, viens.

OLIVIA : Où, mon seigneur ? Césario, mon mari, reste !

LE DUC : Votre mari ?

OLIVIA : Oui, mon mari, peut-il le nier ?

LE DUC : Es-tu son mari ?

VIOLA : Non, monseigneur, pas moi.

OLIVIA : Hélas, c'est la peur qui te fait désavouer ce que tu es vraiment. N'aie pas peur, Césario, sois ce que tu sais être.

Entre le prêtre.

Bienvenue, mon père. Mon père, je vous demande de rendre public ici ce qui a eu lieu récemment entre ce jeune homme et moi.

LE PRÊTRE : Un contrat qui vous lie d'un éternel amour, confirmé par l'échange de vos anneaux, attesté par le baiser sacré de vos lèvres, et scellé par ma fonction.

LE DUC : Ah traître ! Adieu, prends-la, et va-t'en où nous ne pourrons jamais nous rencontrer.

VIOLA : Monseigneur, je proteste.

OLIVIA : Oh, ne parjure pas ! Garde un peu d'honneur, s'il te plaît.

Entre Messire André, se tenant la tête.

OLIVIA : Que se passe-t-il ?

ANDRÉ : Il m'a fendu le crâne, ainsi qu'à Messire Tobie. Au secours !

Il s'effondre.

OLIVIA : Qui a fait cela, Messire André ?

ANDRÉ : Le gentilhomme du Duc, un certain Césario : nous le prenions pour un froussard, mais c'est le Diable incarné.

LE DUC : Mon gentilhomme, Césario ?

ANDRÉ : Sacrebleu ! Il est là ! Vous m'avez cassé la tête pour rien, et ce que j'ai fait, j'ai été poussé à le faire par Messire Tobie.

VIOLA : Pourquoi me parlez-vous ? Je ne vous ai jamais blessé. Vous avez tiré l'épée contre moi sans raison. Mais je vous ai parlé gentiment, et je ne vous ai pas blessé.

ANDRÉ : Un crâne fendu, cela n'est rien pour vous ?

Entre Messire Tobie, en sang, conduit par Pitre.

Voici Messire Tobie qui vient en boitant ; vous allez en entendre plus.

LE DUC : Alors, gentilhomme ? Dans quel état êtes-vous ?

TOBIE : Il m'a blessé, voilà tout.

OLIVIA : Emmenez-le ! Qui a donc les a massacrés ainsi ?

ANDRÉ : Je vous aiderai, Messire Tobie : on va se faire soigner ensemble.

TOBIE : Tu m'aideras ? Tête d'âne, coquin, face de rat, crétin !

OLIVIA : Qu'on l'emmène, et qu'on s'occupe de sa blessure !

Sortent Pitre, Tobie et André. Entre Sébastian.

SÉBASTIAN : Je suis désolé, Madame, d'avoir blessé votre parent. Mais, même s'il avait été mon propre frère, il fallait que je me défende. Ah ! vous me regardez d'une étrange manière : je vois bien que vous êtes offensée. Pardonnez-moi, très douce, par ces vœux mêmes que nous avons échangés il y a si peu de temps.

LE DUC : Le même visage, le même vêtement, et deux personnes. C'est un mirage.

SÉBASTIAN : Antonio, ô mon cher Antonio ! Comme les heures m'ont torturé depuis que je t'ai perdu.

ANTONIO : Vous êtes Sébastian ?

SÉBASTIAN : Tu en doutes, Antonio ?

ANTONIO : Comment avez-vous pu vous dédoubler ainsi ? Lequel est Sébastian ?

OLIVIA : Oh, quel prodige !

SÉBASTIAN : Est-ce moi qui suis là ? Je n'ai jamais eu de frère, mais j'avais une sœur que la mer a dévorée. Par pitié, quel est votre nom ? Quelle patrie ?

VIOLA : De Messaline. Sébastian était mon frère, habillé comme vous. Si les fantômes empruntent forme et vêtement, vous êtes venu nous effrayer.

SÉBASTIAN : Je suis bien un esprit, mais logé dans l'enveloppe que j'ai reçue dans le ventre de ma mère. Ah ! Si vous étiez une femme, car tout concorde hormis cela, je laisserais tomber une larme sur votre joue et clamerais : sois trois fois la bienvenue, Viola noyée !

VIOLA : Mon père avait un grain de beauté sur le front.

SÉBASTIAN : Le mien aussi.

VIOLA : Et il est mort le jour même où Viola eut treize ans.

SÉBASTIAN : Ô, ce souvenir est encore si vivant dans ma mémoire !

VIOLA : Si ce n'est que mon habit masculin usurpé qui nous empêche d'être heureux, je vous conduirai chez un capitaine de cette ville où sont déposés mes vêtements de jeune fille.

SÉBASTIAN à *Olivia* : De là, Madame, votre erreur.

LE DUC : S'il en est ainsi, j'aurai finalement une part de ce très heureux naufrage. Mon garçon, ne m'as-tu pas dit mille fois que tu n'aimerais jamais une femme comme tu m'aimes ?

VIOLA : Et toutes ces paroles, je peux les jurer à nouveau.

LE DUC : Donne-moi ta main et que je te voie dans tes habits de femme.

VIOLA : Le capitaine qui m'a amenée en premier sur le rivage a mes vêtements de fille ; mais une action en justice le maintient en prison, par une plainte de Malvolio, l'intendant de Madame.

OLIVIA : Il le fera libérer. Appelez Malvolio. Mais hélas, maintenant je m'en souviens, on dit que ce pauvre gentilhomme a l'esprit dérangé.

Reuvent Pitre, une lettre à la main, et Fabian.

La folie délirante qui m'a prise m'aura fait oublier la sienne. Comment va-t-il ?

PITRE : Vraiment, Madame, il est égaré, comme possédé ; il vous a écrit une lettre que voici.

OLIVIA : *lui prenant la lettre et la donnant à Fabian* : Lisez-la, vous !

FABIAN : « Par Dieu, Madame, vous m'avez fait du tort, et tout le monde le saura. Je possède en effet votre propre lettre, qui m'induisait à la conduite que j'ai prise : et grâce à quoi je peux me justifier amplement, vous confondre et vous faire grande honte. Pensez de moi ce que vous voulez. Malgré le respect que je vous dois, je dois laisser parler mon ressentiment.

Signé : Celui qu'on a traité avec démente, Malvolio ».

OLIVIA : Il a vraiment écrit cela ?

PITRE : Oui, Madame.

LE DUC : Cela ne sent pas beaucoup l'égarément.

OLIVIA : Faites-le libérer, Fabian, amenez-le ici. (*Sort Fabian.*)

(*Au Duc*) Monseigneur, s'il vous plaît, si vous voulez bien maintenant me considérer non plus comme femme, mais désormais comme sœur, une double alliance aura lieu le même jour, ici.

LE DUC : Madame, j'accepte votre offre. (*À Viola*) Si vous le permettez, en retour des services que vous m'avez rendus, opposés pourtant au tempérament de votre sexe, et puisque vous m'avez longtemps appelé « Maître », voici ma main : devenez la « maîtresse » de votre maître.

OLIVIA : Et pour moi, une sœur !

Revient Fabian avec Malvolio.

LE DUC : Est-ce là le dément ?

OLIVIA : Oui, monseigneur, lui-même. Eh bien, Malvolio ?

MALVOLIO : Madame, vous m'avez fait du tort, un très grand tort.

OLIVIA : Moi, Malvolio ? Mais, non.

MALVOLIO : Si Madame, vous l'avez fait. Je vous en prie, lisez attentivement cette lettre. (*Il tire une lettre d'une poche.*)

Vous ne pouvez nier qu'elle soit de votre main. Ô, reconnaissez-le alors et dites-moi pourquoi vous m'avez donné des témoignages de votre faveur et demandé de venir à vous en souriant en permanence, et qu'on me fasse passer pour le sot le plus ridicule qui soit ? Dites-moi pourquoi.

OLIVIA : Hélas, Malvolio, ce n'est pas mon écriture. Mais je suis sûre que c'est celle de Maria car, maintenant que j'y pense, c'est elle qui la première m'a dit que tu étais dément ; tu es alors arrivé en souriant sans relâche comme cela t'avait été demandé.

FABIAN : Bonne Madame, écoutez-moi parler et ne laissez aucune querelle gâcher le merveilleux moment présent. J'avoue que c'est moi et Tobie qui avons organisé ce stratagème contre Malvolio pour le punir de sa méchante attitude à notre égard, et c'est bien Maria qui écrivit la lettre.

OLIVIA : Hélas, pauvre fou, comme ils t'ont trompé.

MALVOLIO : Je me vengerai de toute cette clique. (*Il sort.*)

OLIVIA : On l'a berné vraiment de vilaine sorte.

LE DUC : Poursuivez-le, et priez-le de faire la paix. Cela fait, nous unirons nos cœurs aimants. Venez, Césario, quand on vous verra dans d'autres vêtements que ceux d'un homme, vous serez la reine d'Orsino et de son humble amour.

Tous sortent, sauf Pitre.

PITRE : Le spectacle est fini. Il a été joué pour vous plaire : si la comédie vous a fait plaisir, rien ne vous empêche de nous applaudir.

Fin